

XYZ. La revue de la nouvelle

Le prisonnier de guerre

Gilberto Flores Patiño



Numéro 20, novembre–hiver 1989

Poupées

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3676ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Flores Patiño, G. (1989). Le prisonnier de guerre. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (20), 71–73.

Le prisonnier de guerre

Gilberto Flores Patiño

... ce matin-là, j'ai enfin été capable d'atteindre le vieux sabre de mon grand-père !

Je plaçai un petit banc sur une chaise et grimpai. Alors je glissai ma main dans la poussière qui couvrait le dessus de l'armoire à linge. Pour un instant, j'ai cru que ce n'était pas de la poussière, mais le matériau dont est fait le ciel, et à travers mes doigts coula la Voie lactée*... (Par nuit claire, vers le milieu de l'année, quand nous regardions le ciel depuis la fenêtre de sa chambre, mon grand-père me disait que la Voie lactée était le nuage de poussière que soulevait le cheval de saint Jacques durant son périple vers l'enclos des comètes. « Les comètes, mon tout petit, me disait-il, forment le troupeau de saint Jacques et à lui seul, il a du mal à les rassembler; parce que si tu savais tout l'espace qu'elles parcourent... tout ce qu'elles ont à marcher ! » Et moi je lui demandais : « Et qui est-ce qui l'aide saint Jacques, grand-papa ? » « À ma connaissance, personne... c'est lui et personne d'autre qui doit faire tout le travail. » Et je restais là, à regarder le ciel, si grand, avec tellement d'étoiles !... C'était... énorme !... J'en avais même la respiration coupée.)

Au bout de longs efforts, je pus descendre le sabre. Alors je poussai un soupir. Ma main droite était à moitié couverte d'une espèce de gant de poussière... la même poussière qui recouvrait les gravures en forme de fleurs du fourreau métallique.

Je me mis le sabre sur l'épaule pour ne pas le traîner et ne pas faire de bruit: je ne voulais pas que ma tante ou mon grand-père m'entendît. Et je m'enfuis vers l'arrière-cour; c'est là, dans une pièce obscure, que j'avais ma cachette... On y trouvait des selles dures comme du bois, des outils rouillés, des harnais pourris, des peaux de mouton poussiéreuses et que sais-je encore !

* Dans les pays hispanophones, « la Voie lactée » est rendue par l'expression « El Camino de Santiago », c'est-à-dire « Le Chemin de saint Jacques ». D'où la légende racontée par le grand-père. (NdT)

J'appuyai le sabre contre un baril; celui-ci, à cause de l'usage que j'en faisais, était renversé sur le côté... C'est que personne ne peut parcourir la distance qui sépare la réalité de la fantaisie sans avoir un bon cheval. La distance est énorme et il faut beaucoup galoper...

... le cheval-baril était une bonne bête et la selle, une très très vieille selle, avait résisté, au cours de mes voyages, à la chaleur, au froid et même aux plus intenses chutes de neige que puisse contenir l'imagination.

Ensuite, je mis les bottes que j'avais trouvées quelque temps auparavant dans un sac de jute... elles étaient trop grandes pour moi, mais ça n'avait pas d'importance. Et qu'elles fussent toutes brisées, vieilles et difformes ne m'importait pas non plus. (Je n'oublierai jamais la fois où je les ai trouvées. Je me mis à les nettoyer, et à force de les frotter et de les frotter, elles ont commencé à parler, d'une voix très rauque, elles me racontèrent quantité d'histoires... C'est par elles que j'ai su qu'il y avait un sabre caché dans la maison.)

Et les bottes aux pieds, je marchai vers la malle que j'avais nettoyée du mieux que j'avais pu et en sortis la vareuse et le chapeau à étoile dorée (quand je les ai trouvés, ils étaient presque sans vie; mais en me servant d'une brosse, je les fis me raconter l'histoire de leurs aventures, c'est-à-dire la vie de celui qui les avait portés sur les champs de bataille.) Je mis le chapeau et la vareuse qui, tout comme les bottes, étaient trop grands pour moi...

... et des deux mains, je saisis le sabre... Le sabre des grandes aventures, celles de ce militaire qui, de nombreuses années après ses exploits, passait maintenant sa vie à se reposer dans le patio*, parmi les colombes et les fleurs, assis dans une chaise berçante.

Je plaçai l'arme en travers de la selle, contre le pommeau, et grimpai sur le baril... et le baril devint le cheval le plus fougueux et le plus brillant qu'on eût jamais vu! Il hennissait et se soulevait sur ses pattes de derrière... avec celles de devant on aurait dit qu'il cherchait à s'élever pour s'en aller courir à travers le ciel.

La pièce obscure commença à briller. Et cet éclat resplendissant m'aurait fait peur, si je n'avais eu sur le dos les vêtements du général le plus vaillant qui eût jamais existé.

* Cour intérieure. (NdT)

Lorsque, des deux mains, je levai le sabre au-dessus de ma tête, j'entendis la rumeur de l'Univers... et tout de suite, je reçus l'attaque d'un amas d'étoiles venimeuses, mais je les abattis d'un seul coup tranchant... Ensuite me tombèrent dessus un serpent volant très féroce qui avait sept têtes ainsi qu'un dragon dont la bouche et les yeux lançaient des flammes, et je les vainquis aussi, mais cette fois, huit coups de sabre furent nécessaires...

... alors mon cheval s'engagea dans un champ de flammes très agitées, où peu à peu sont apparus des soldats ennemis; je commençai à entendre le murmure des voix et le bruit de nombreux sabots... puis j'entendis très clairement le grincement des machines de guerre. Et je me rendis compte... que c'était une armée infinie que j'avais devant moi !

Mais je n'allais pas m'avouer vaincu avant de m'être battu comme un brave. De sorte que je brandis et agitai le sabre au-dessus de ma tête, puis poussai un hurlement de colère si puissant, mais si puissant... qu'il retentit dans l'Univers tout entier.

Alors je sentis qu'une main serrait mon bras gauche avec force, une force que je ne pouvais faire fléchir...

... je tardai un moment avant de me tirer du champ de bataille où j'étais sur le point de livrer un combat enragé; ce n'est qu'alors que je fus en mesure d'entendre les cris de ma tante, qui me disputait pour avoir descendu le sabre de sa place et être en train de jouer avec une arme si dangereuse.

... en guise de punition, je fus enfermé dans la chambre de ma tante, comme un prisonnier de guerre.

Traduction : Ginette Hardy

Né à Celaya, état du Guanajuato, Mexique, en 1941, Gilberto Flores Patiño habite maintenant Montréal où il enseigne l'espagnol. En plus de cinq romans, il a publié de nombreux contes et nouvelles dans divers journaux et revues mexicains. XYZ avait déjà publié, dans le numéro 1 (printemps 1985), une nouvelle intitulée « Le nom du Créateur ». Depuis ce temps, les éditions du Boréal ont fait paraître, sous le titre *Esteban*, la version française de son roman *Esteban el Centauro*.